

(Pour La Semaine Agricole.)

Dialogue entre Mr. Routinier et Mr. Progrès.

(La scène se passe dans une souille où Mr. Progrès est à soigner ses cochons, Mr. Routinier entre au même instant.)

M. ROUTINIER.—Salut, M. Progrès, comment va la santé ? Vraiment, vous avez là de superbes cochons : vous êtes l'homme le plus chanceux de la paroisse, pour élever et engraisser les cochons. Si mes cochons étaient aussi gras que les vôtres, je les tuerais de suite. Il n'y a aucun profit à engraisser des cochons à ce point-là.

M. PROGRÈS.—Mon cher ami, Routinier, je crois que vous vous trompez un peu ; il y a plus de profit à soigner des cochons lorsqu'ils sont aussi gras que les miens, qu'il peut y en avoir en tout autre temps, parcequ'ils mangent moins que lorsqu'ils sont moins en condition, et en proportion ils augmentent plus.

M. ROUTINIER.—Nenni ! depuis quel temps, vous avez la tête remplie de drôles d'idées ; quelques fois je crois que ça dépend des journaux que vous recevez, et je suis sûr que si ce n'était la chance qui vous suit partout, vous dégringolerez bien vite. Pour moi je n'ai pas le temps de lire. Si j'étais aussi chanceux que vous, je ne serais pas obligé de travailler si fort, et j'aurais peut-être le temps de lire ; mais je me f.... pas mal de vos journaux d'agriculture, ils sont remplis d'insignifiance.

M. PROGRÈS.—Mais mon cher monsieur Routinier, si vous receviez quelques-uns de ces journaux, et si vous fesiez votre profit des suggestions qu'ils nous donnent, vous seriez aussi chanceux que moi. Mes journaux d'agriculture me sont d'un grand secours pour cultiver ma terre, et élever mes animaux.

M. L.....qui est regardé à juste titre comme un des meilleurs cultivateurs du pays, est de mon opinion, et il ne repousse jamais une bonne suggestion qui peut lui être utile dans ses différents travaux, quand bien même il trouve cette suggestion imprimée dans les journaux. Vous dites que vos cochons sont durs à engraisser, cela ne me surprend pas : car vous, vos parents, et vos amis, ne gardez que des cochons aux pattes longues, aux oreilles pouvant servir de tablier aux forgerons, au nez fait en couteau de broie.....le corps se démontant en trois morceaux, il est presque impossible d'engraisser de pareilles alopes. Regardez ces gorêts, ils ont le museau court et retroussé, les oreilles petites, le corps long, le dos droit et quand ils ont fini de man-

ger, ils se couchent aussitôt ; ils n'ont que huit mois, et cependant mes voisins estiment qu'ils pèsent au moins deux cents livres chaque.

M. ROUTINIER.—Oui, je sais que vos cochons sont les meilleurs ; mais voyez ceux du voisin *Sans-soucis*, il les a achetés de vous, ça n'empêche pas qu'ils ne ressemblent aucunement à ceux-ci.

M. PROGRÈS.—Savez-vous pourquoi ? Il a renfermé ses cochons dans une souille faite avec des perches, il les nourrit dans la boue, et les fait coucher dans la boue. Voyez la mienne elle est étanche et chaude, je n'ai pas à enlever trois fois par jour la neige de dedans les auges, mes cochons mangent dans un endroit sec et propre, et se couchent confortablement sur de la bonne litière.

M. ROUTINIER, (avec détermination de prouver qu'il a raison) — Mais, voisin Progrès, voyez donc notre voisin *Soigneux*, ses cochons sont tenus comme les vôtres, dans une souille chaude, et malgré ça, ils ne paraissent pas mieux que les miens. Qu'est-ce que vous dites de ça.

M. PROGRÈS.—La raison en est bien claire et simple. Soigneux craint de trop soigner ses cochons, son grain n'est pas très bon, et il choisit toujours le plus chétif, c'est pourquoi il ne réussit pas ; moi, je nourris mes cochons avec du bon grain, que presque toujours je fais moudre, je leur en donne autant qu'ils peuvent en manger, mais pas plus : je les soigne à des heures réglées, je mets un peu de sel dans leur nourriture, je tiens leurs auges propres, de temps en temps je change leur nourriture : je les tiens proprement, sèchement et chaudement. Voilà ce qui fait ma chance. Non, non, mon ami Routinier, vous devez convenir avec moi, que les journaux d'Agriculture nous sont d'un grand secours, et qu'ils nous rapportent cent fois plus que ce que l'on paie pour les recevoir. Vous, moi, et tous nous autres nous pouvons en apprendre beaucoup en les lisant avec attention, et en essayant avec de la bonne volonté, de mettre en pratique les conseils qu'ils nous donnent.

M. ROUTINIER, (mettant la main à son gousset) — Tenez, mon ami Progrès, voici une piastre, je vous prie de l'envoyer avec mon nom à l'Éditeur de la *Semaine Agricole*, et dites-lui que je désire recevoir son journal au moins pendant une année.

Etant survenu à ce moment, ces messieurs me firent part de leur petite discussion, et la victoire que Progrès venait de remporter sur Routinier. J'en éprouvai tellement de plaisir, que, tout naturellement, M. le Rédacteur, j'ai pensé que je devais vous le faire partager.

DR. GENAND.

LE PÈRE GROGNON SUR L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Quoique cet article s'adresse à la France nos lecteurs y trouveront d'excellentes idées et des principes qui peuvent trouver très bien leur application dans ce pays.

On formule beaucoup de projets en France, mais on les met lentement en application ; on lit de splendides rapports, des commissions sont désignées pour étudier les questions, et ces commissions, disons-le en passant, ne sont malheureusement pas toujours à la hauteur de la mission dont elles sont chargées, et cela parce que le plus souvent on donne la préférence aux hommes de cabinet qui ne se sont pas assez rendu compte des vrais besoins du pays ; c'est là un système déplorable, aussi les questions sont-elles plus compliquées après qu'avant. Cet inconvenient provient presque toujours de ce que les hommes qui occupent les hautes positions officielles ne sont pas suffisamment compétents ; et cependant, quoique l'on dise, quoique l'on fasse, cet adage populaire sera éternellement vrai : *pour forger il faut être forgeron*. En France on prend le plus souvent un cordonnier et même parfois un apothicaire qui donne nécessairement son contingent de drogues.

Il est depuis bien longtemps question de l'enseignement agricole qui est sans aucun doute la base sur laquelle doit s'appuyer l'agriculture progressive, car *tant vaut l'homme, tant vaut la terre* : eh bien ! cet enseignement s'organise-t-il dans des conditions réellement pratiques ? Mon Dieu non. On constitue un espèce d'enseignement supérieur au jardin des plantes, on nomme par-ci par-là quelques professeurs plus ou moins habiles ; on pose en principe que l'agriculture sera enseignée dans les écoles rurales, dans quelques collèges, etc., et on s'imaginer que les choses vont ainsi aller sur quatre roues. On ne veut pas mettre sérieusement la main à l'œuvre, alors que cet enseignement bien organisé donnerait les résultats les plus satisfaisants et contribuerait pour une si large part à l'accroissement de la fortune publique et à l'amélioration de la vie matérielle.

Nous ne sommes pas assez pratiques dans notre beau pays de France ; nous nous contentons le plus souvent de faire des théories pyramidales qui n'aboutissent absolument à rien, surtout lorsqu'il s'agit de questions de fait qui se résolvent seulement par des applications intelligentes et immédiates.

CAUSERIES AGRICOLES.

Les pays voisins marchent dans une meilleure voie, et voici ce que nous lisons, à propos des écoles ambulantes.